

pêcher de l'admirer et de le chérir. Il ne disait rien qui ne fit plaisir à entendre, et la foule était si grande autour de lui, qu'il ne savait à quoi attribuer un empressement si extraordinaire.

Il continua son chemin sur son excellent cheval, qui l'entretenait agréablement de mille nouvelles, ou de ce qu'il y avait de plus remarquable dans les histoires anciennes et modernes.

— Mon cher maître, disait-il, je suis ravi d'être à vous : je sais que vous avez beaucoup de franchise et d'honneur, et j'étais rebuté de certaines gens avec lesquels j'ai vécu longtemps, et qui me faisaient haïr la vie, tant leur société était insupportable. Il y avait entre autres un homme qui me faisait mille amitiés, qui m'élevait au-dessus de Pégase et de Bucéphale, lorsqu'il parlait devant moi ; mais aussitôt qu'il ne me voyait plus, il me traitait de rosse et de mazette ; il affectait de me louer sur mes défauts pour me donner lieu d'en contracter de plus grands. Il est vrai qu'étant un jour fatigué de ses caresses, qui étaient à proprement parler des trahisons, je lui donnai un si terrible coup de pied, que j'eus le plaisir de lui casser presque toutes les dents, et je ne le vois jamais depuis, que je ne lui dise avec beaucoup de sincérité : Il ne serait pas juste qu'une bouche qui s'ouvre si souvent pour déchirer ceux qui ne vous font aucun chagrin, fût aussi agréable que celle d'un autre.

— Ho, ho ! s'écria le chevalier, tu es bien vif ; ne craignais-tu point que cet homme en colère ne te passât son épée au travers du corps ?

III



Le beau Fortuné n'attendit pas le retour de son messenger, il partit. Son voyage était très pressé, il fallait se rendre aux ordres du roi.

Il fut chez le gouverneur ; toute la ville s'y assembla pour le voir : sa personne et toutes ses ac-

tions avaient un air si honnête, qu'on ne pouvait s'em-

— Il m'importait peu, seigneur, reprit Camarade, car j'aurais su son dessein, dès qu'il l'aurait formé.

Ils parlaient ainsi, lorsqu'ils arrivèrent dans une vaste forêt. Camarade dit au chevalier :

— Mon maître, il y a ici un homme qui nous peut être d'une grande utilité : c'est un bûcheron; il a été *doué*.

— Qu'entends-tu par ce terme? interrompit Fortuné.

— *Doué* veut dire qu'il a reçu un ou plusieurs dons des fées, ajouta le cheval; il faut que vous l'engagiez à venir avec vous.

En même temps il fut dans l'endroit où le bûcheron tra-



vaillait. Le jeune chevalier s'approcha d'un air doux et

insinuant, et lui fit plusieurs questions sur le lieu où ils étaient; s'il y avait des bêtes sauvages dans la forêt, et s'il était permis d'y chasser. Le bûcheron répondit à tout en homme de bon sens. Fortuné lui demanda encore où étaient allés ceux qui l'avaient aidé à jeter tant d'arbres par terre; le bûcheron dit qu'il les avait abattus tout seul, que c'était l'ouvrage de quelques heures, et qu'il fallait qu'il en abattit bien d'autres pour se charger un peu.

— Quoi! vous prétendez emporter aujourd'hui tout ce bois? dit le chevalier.

— O seigneur, répliqua Forte-Échine (c'est ainsi qu'on le nommait), je ne suis pas d'une force ordinaire.

— Vous gagnez donc beaucoup, dit Fortuné?

— Très peu, répondit le bûcheron; car l'on est pauvre dans ce lieu: ici chacun fait son ouvrage, sans prier le voisin de le faire.

— Puisque vous êtes dans un pays si peu opulent, ajouta le chevalier, il ne tiendra qu'à vous de passer ailleurs; venez avec moi, rien ne vous manquera; et quand vous voudrez revenir, je vous donnerai de l'argent pour votre voyage.

Le bûcheron crut ne pouvoir mieux faire: il abandonna sa coignée, et suivit son nouveau maître.

Dès qu'il eut traversé la forêt, Fortuné vit un homme dans la plaine, qui tenait des rubans avec lesquels il s'attachait les jambes, laissant si peu d'espace entre elles qu'il semblait ne devoir pas pouvoir marcher. Camarade s'arrêta, et dit à son maître :

— Seigneur, voici encore un doué; vous en aurez besoin, il faut l'emmenner.

Fortuné s'approcha, et avec sa grâce naturelle il lui demanda pourquoi il attachait ainsi ses jambes.

— C'est, répondit-il, que je me prépare pour la chasse.

— Comment, dit le chevalier en souriant, prétendez-vous mieux courir quand vous êtes ainsi garrotté?

— Non, seigneur, reprit-il, je suis persuadé que ma course sera moins rapide; mais c'est aussi mon dessein; car il n'y a point de cerf, de chevreuil ni de lièvre que je ne devance de beaucoup quand mes jambes sont libres, de sorte que les laissant toujours derrière moi, ils m'échappent; et je n'ai presque jamais le plaisir d'en prendre.

— Vous me paraissez un homme rare, dit Fortuné; comment vous nommez-vous?

— L'on m'a nommé Léger, dit le chasseur, et je suis connu dans cette contrée.

— Si vous en vouliez voir une autre, ajouta le chevalier, je serais très aise que vous vinssiez avec moi; vous n'auriez pas tant de peine, et je vous traiterais fort bien.

Léger était médiocrement heureux: il accepta volontiers le parti qui lui était proposé. Ainsi Fortuné, suivi de son nouveau domestique, continua son voyage.



Il trouva le lendemain un homme sur le bord d'un marais, qui se bandait les yeux. Le cheval dit à son maître :

— Seigneur, je vous conseille de prendre encore cet homme à votre service.

Fortuné lui demanda aussitôt par quelle raison il se bandait les yeux.

— C'est, dit-il, que je vois trop clair: j'aperçois le gibier à plus de quatre lieues de moi, et je ne tire aucun coup sans en tuer plus que je n'en veux: je suis donc obligé de me bander les yeux; et bien que je ne fasse qu'en-

trevoir, je dépeuple un pays de perdreaux et d'autres volatiles en moins de deux heures.

— Vous êtes bien adroit, répartit Fortuné.

— L'on m'appelle aussi le bon Tireur, dit cet homme, et je ne quitterais pas cette occupation pour aucune chose du monde.

— J'ai pourtant grande envie de vous proposer celle de voyager avec moi, dit le chevalier; cela ne vous empêchera pas d'exercer votre talent.

Le bon Tireur fit quelque difficulté, et le chevalier eut plus de peine à le gagner que les autres; cependant il en vint à bout, et s'éloigna ensuite du marais où il s'était arrêté.



A quelques journées de là, passant le long d'un pré, il aperçut un homme qui était couché sur le côté. Camarade lui dit :

— Mon maître, cet homme est doué : je prévois qu'il vous sera très nécessaire.

Fortuné entra dans le pré, et le pria de lui dire ce qu'il y faisait.

— J'ai besoin de quelques simples, répondit-il, et j'écoute l'herbe qui va sortir, pour voir s'il n'y en aura point de celles qu'il me faut.

— Quoi ! dit le chevalier, vous avez l'ouïe assez subtile pour entendre l'herbe sous la terre, et pour deviner celle qui va paraître ?

— C'est par cette raison, dit l'écouteur, que l'on m'appelle Fine-Oreille.

— Hé bien ! Fine-Oreille, continua Fortuné, seriez-vous d'humeur à me suivre ? Je vous donnerai d'assez gros gages pour que vous ayez lieu d'en être content.

Cet homme, charmé d'une si agréable proposition, n'hésita point à se mettre au nombre de ses autres domestiques.

Le chevalier continuant sa route, vit près d'un grand chemin un homme dont les joues enflées faisaient un assez plaisant effet : il était debout, tourné vers une haute montagne, éloignée de deux lieues, sur laquelle il y avait ein-



quante ou soixante moulins à vent. Le cheval dit à son maître :

— Voici un de nos doués ; gardez-vous de manquer l'occasion de l'emmener avec vous.

Fortuné, qui savait tout engager dès qu'il paraissait ou qu'il parlait, aborde cet homme, lui demande ce qu'il faisait là.

— Je souffle un peu, seigneur, lui dit-il, pour faire moudre tous ces moulins.

— Il me semble que vous en êtes bien éloigné, reprit le chevalier.

— Au contraire, répliqua le souffleur ; je trouve que j'en suis trop près, et si je ne retenais la moitié de mon haleine, j'aurais déjà renversé les moulins, et peut-être la montagne où ils sont : j'ai causé de cette manière mille maux sans le vouloir, et l'on ne m'appelle dans ce canton que l'Impétueux.

— Si quelqu'un a de la peine à vous voir, dit Fortuné, et que vous veuillez venir avec moi, voici des gens qui vous tiendront compagnie : ils ont aussi des talents extraordinaires.

— J'ai une curiosité si naturelle pour toutes les choses qui ne sont pas communes, répliqua l'Impétueux, que j'accepte votre proposition.



Fortuné, très content, s'éloigna de ce lieu. Dès qu'il eut traversé un pays assez ouvert, il vit un grand étang où plusieurs sources tombaient; il y avait au bord un homme qui regardait l'eau attentivement.

Seigneur, dit Camarade à son maître, voici un homme qui manque à votre équipage : si vous pouviez l'engager à vous suivre, cela ne serait pas mal.

Le chevalier s'approcha de lui.

— Voulez-vous bien m'apprendre, lui dit-il, ce que vous faites là?

— Seigneur, répondit cet homme, vous allez le voir; dès que cet étang sera plein, je le boirai d'un trait; car j'ai encore soif, bien que je l'aie déjà vidé deux fois.

En effet, il se baissa, et ne laissa pas de quoi régaler le plus petit poisson.

Fortuné ne demeura pas moins surpris que toute sa troupe.

— Eh quoi! dit-il, êtes-vous toujours aussi altéré?

— Non, dit le buveur d'eau; je bois seulement de cette manière quand j'ai mangé trop salé, ou qu'il s'agit de quelque gageure; je suis connu depuis ce temps-là sous le nom de Trinquet, qu'on me donne.



— Venez avec moi, Trinquet, je vous ferai trinquer du vin qui vous semblera meilleur que l'eau d'un étang.

Cette promesse plut beaucoup à celui à qui elle était faite, et sur-le-champ il se mit à marcher avec les autres.

Le chevalier voyait déjà le lieu du rendez-vous, où tous les sujets du roi devaient s'assembler, lorsqu'il aperçut un homme qui mangeait si avidement, qu'encore qu'il eût plus de soixante mille pains devant lui il paraissait résolu de n'en pas laisser un seul petit morceau. Camarade dit à son maître :

— Seigneur, il ne vous manque plus que cet homme-ci; de grâce obligez-le de venir avec vous.



Le chevalier l'aborda, et lui dit en souriant :

— Avez-vous résolu de manger tout ce pain à votre déjeuner?

— Oui, répliqua-t-il; tout mon regret, c'est qu'il y en ait si peu; mais les boulangers sont de francs paresseux, qui ne se mettent guère en peine que l'on ait faim ou non.

— S'il vous en faut tous les jours autant, ajouta Fortuné, il n'y a pas de pays que vous ne soyez en état d'affamer.

— Oh! seigneur, repartit Grugeon (c'est ainsi qu'on l'appelait), je serais bien fâché d'avoir tant d'appétit : ni

mon bien ni celui de mes voisins n'y suffiraient : il est vrai que de temps en temps je suis bien aise de me régaler de cette manière.

— Mon ami Grugeon, dit Fortuné, attachez-vous à moi, je vous ferai faire bonne chère, et vous ne serez pas mécontent de m'avoir choisi pour maître.

Camarade, qui ne manquait ni d'esprit ni de prévoyance, avertit le chevalier qu'il était bon de défendre à tous ses gens de se vanter des dons extraordinaires qu'ils avaient. Il ne différa point à les appeler, et leur dit :

— Écoutez, Forte-Échine, Léger, le bon Tireur, Fine-Oreille, Trinquet et Grugeon : je vous avertis que si vous voulez me plaire, vous garderez un secret inviolable sur les talents que vous avez ; et je vous assure que j'aurai tant de soin de vous rendre heureux, que vous serez contents.

Chacun lui promit avec serment d'être fidèle à ses ordres ; et peu après le chevalier, plus paré de sa beauté et de sa bonne mine que de son magnifique habit, entra dans la ville capitale, monté sur son excellent cheval, et suivi des gens du monde les mieux faits. Il ne tarda pas à leur faire faire des habits de livrée, tout chamarrés d'or et d'argent ; il leur donna des chevaux, et s'étant logé dans la meilleure auberge, il attendit le jour marqué pour paraître à la revue. Mais l'on ne parlait plus que de lui dans la ville, et le roi, prévenu de sa réputation, avait fort envie de le voir.

IV



TOUTES les troupes s'assemblèrent dans une grande plaine. Le roi y vint avec la reine douairière, sa sœur, et toute leur cour qui ne laissait pas d'être encore pompeuse, malgré les malheurs qui étaient arrivés à l'état : aussi Fortuné fut ébloui de tant de richesses. Mais si elles attirèrent ses regards, son incomparable beauté n'attira pas moins ceux de cette brillante réunion ; chacun demandait quel était ce jeune chevalier si bien fait et de si bon air, et le roi, passant proche du lieu où il était, lui fit signe de s'approcher.

Fortuné descendit aussitôt de cheval, pour faire une profonde révérence au roi ; il ne put s'empêcher de rougir,